

Un pareil exemple est rare ; mais il ne l'est pas de voir les pilotes se sacrifier au salut des bâtimens en détresse.

La vie de ce vieil Arbraz, dont nous avons cité le nom plus haut, est remplie d'actes de dévouement dont le moindre immortaliserait un héros en terre ferme. De nuit, de jour, quelque temps qu'il fasse, Arbraz est constamment prêt à courir au secours du navire qui arbore le pavillon pilote.

Les matelots qui rament sous ses ordres sont ses fils, pilotes jurés aussi, le mousse de la chaloupe est l'aîné de ses petits-enfans. Si jamais leur barque, en se rendant à l'appel d'un bâtiment en danger, périssait, comme elle a failli périr mille fois, trois femmes seraient veuves et l'une d'elles pleurerait, en outre, son fils Biélik, le jeune mousse. Mais que le coup de canon retentisse, aucune des pauvres femmes n'osera dire un mot, faire un geste pour retenir les sauveteurs.

—En route, enfans ! en route ! commande le père de famille ; Pierre, le cablot ; Yves, le grappin !.. Et toi, Biélik, n'oublie ni le petit baril, ni la blague à tabac.

On part ; les trois femmes mesurent des yeux les vagues béantes ; la chaloupe disparaît vingt fois dans le creux des lames, trois cœurs se serrent, les mains crispées se cherchent. Vingt fois aussi la chaloupe reparait ruisselante au sommet des flots, et les cœurs se dilatent, et le nom de Jésus s'échappe des lèvres tremblantes de la compagne du vieux pilote.

Enfin, Arbraz accoste, il est à bord, il renvoie ses enfans à terre, il est à son poste, le lamaneur !.. Il ne se retournera pas une seule fois pour voir si sa pauvre barque a pu regagner la terre.

Depuis trente ans, Arbraz mène cette existence ; il a sauvé cent navires du naufrage ; il ne s'en fait pas un mérite :—“ c'est son petit métier,” dit-il.

S'il est fier à bord du bâtiment qu'il guide, à terre ou dans sa barque il est modeste.—A bord, il est jaloux de ses prérogatives, on n'est point pilote à moins :—à terre, c'est un père indulgent que sa femme gouverne en maîtresse absolue, tant qu'il ne s'agit pas de pilotage.

II.

Arbraz ne se vante que d'une chose, et en quels termes encore ! écoutons-le.

—Le métier, pour lors, n'allait guère, mes fils, et ça se comprend, puisque chaque navire de l'Etat avait son pilote à demeure, et que les bâtimens marchands n'entraient et ne sortaient plus, ayant peur d'être pris par l'Anglais. Plus moyen de gagner notre pauvre vie, hormis en faisant la pêche ; nous faisons donc la pêche, comme de raison. Un matin, jolie brise de sud variable au sud-est, petit temps, sans moutons, je m'en revenais tranquillement avec ce qu'il y avait de poisson de pris, une chaloupe anglaise nous court dessus ; le midshipman voyant que j'étais patron du bateau me fait empoigner.—Contre la force pas de résistance ; me voilà donc à bord d'une frégate anglaise, la *Thétys*, de cinquante canons, un vaisseau ras, joli morceau de bois. Le commandant anglais parlait français comme un maître d'école.

—Pêcheur, mon garçon, qu'il me dit, vous êtes patron, vous devez être pilote.

—Ca se pourrait bien que je dis, voyant la couleur.

—Seriez-vous capable de me faire entrer à Brest par temps de brume ?..

—Bon ! que je pensai en moi-même, nous y voilà, j'avais bien deviné !

Le plan de l'Anglais était de remorquer un brulôt pour mettre le feu au vaisseau de l'amiral Gantheaume, et peut-être bien avaient-ils encore des inventions plus pires.

Eh bien ? me demande mon commandore, vu que je me grattais la tête. Quatre de vos camarades ont refusé, ils sont aux pontons : quant à vous, sachez bien, ce que vous acceptez.

D'une main, il me montrait une bourse pleine d'or, de l'autre, la gueule d'un pistolet.

—Dam ! ça se pourrait tout de même, commandant, que je dis, faisant mine d'avoir goût à sa bourse.

Pour de vrai, elle était lourde.

Voilà qui va bien, on me garde pilote à bord, attendant une nuit de brume. J'étais